Boîte à mots

(parce que parfois il y a des trésors dans les mots)

Accomplir 1
Aimer : 1
Autorité 2
Cendres/Poussière 3
Commandements 4
Communion 4
Conversion, se (re)tourner, lever les yeux 5
Credo : mots 5
Catholique 5
Un seul 5
Gloire 5
Croire - foi 5
Salut 6
Juger 6
Distance 6
Doute 6
Droite, gauche, est, ouest... : la boussole de la Bible 7
Fils de l'homme 8
Foule, peuple 8
Gloire 9
Humble, humilité, s'abaisser 9
Je Suis : 9
Juifs (dans l'évangile de Jean) 10
Lieu 11
Manque, pauvreté, désir 11
Mer 12
Nom (de Dieu) 12
Parabole 13
Peau/lèpre 15
Pécheur 15
Prière 16
Pur/impur : 18
Saint, sanctifier, consacrer... 18
Séparer / diviser 18
Serpent / tout / limite / péché originel / tentation 19
Suivre 21
UN 22
Vérité 22

Accomplir

Accomplir vient du mot latin *complere* = remplir. Dans le Nouveau Testament, ce mot traduit le plus souvent le mot grec *plèroô* = remplir, faire le plein.
« Accomplir les écritures », ce serait les rendre pleines, consistantes, leur donner sens, vie.
Quand on dit que Jésus « accomplit les Écritures », ça ne veut pas dire que, jusqu'alors, elles étaient creuses, vides de sens : le meurtre de Caïn, Noé et son arche, le départ d'Abraham, la traversée de la mer à la sortie d'Egypte… tout cela a du sens, même si on ne lit pas les évangiles !
Quand Jésus accomplit les Écritures, il leur donne un sens en plus : son sens en plus. Comme quand on lit un mot : le mot est là, écrit sur le papier, mais en le lisant je lui prête ma voix, je lui donne vie, je permets qu'il soit entendu.
Jésus accomplit les Écritures et, à sa suite, nous les accomplissons à notre tour. À l'image du Royaume déjà là … et encore à bâtir…

Voir 2 articles du même auteur (difficile mais intéressant) :
http://www.liturgiecatholique.fr/IMG/pdf/210_accomplissement_des_ecritures.pdf
http://www.portstnicolas.org/Je-ne-suis-pas-venu-abolir-mais.html

Aimer :

Les évangiles ont été écrits en grec et, en grec, il y a plusieurs mots pour dire « aimer ». Il y a un mot pour dire aimer d'amour, ou pour dire aimer d'amitié et un autre mot, utilisé dans l'évangile de Jean, l'agapè. « Jésus ne nous demande pas d'être amoureux les uns des autres, de nous désirer avec passion ou avec tendresse. Il ne nous demande pas de nous forcer à être l'ami de nos

ennemis, à embrasser sur la bouche ceux qui ne cessent de nous vomir. Il parle d'‘Agapè’, d'acceptation sans retour de l'autre quel qu'il soit, tel qu'il est, l'aimer non pour soi […], mais aimer l'autre pour lui-même, vouloir ce qu'il est, son indépendance, sa liberté… » [1]

C'est une idée précieuse quand on travaille avec des enfants.
En effet, nous leur parlons souvent d'être entre nous comme des frères et sœurs, enfants d'un même Père.
Le rapprochement avec les frères et sœurs de leur famille est porteur : là aussi nous ne choisissons pas nos frères et sœurs, comme nous ne choisissons pas nos parents. Mais nous sommes appelés à vivre ensemble. Or, bien souvent, l'expérience que nous avons des frères et sœurs est tout sauf une histoire d'amour tendre ! Laissons parler les enfants de ‘comment c'est à la maison avec ton frère’ et il y aura plus d'histoires de disputes qu'autre chose (qui viendra peut-être plus tard, avec l'âge).

C'est donc libérant de savoir qu'on n'est pas *obligé* d'*aimer* (au sens habituel) son frère ou sa sœur. Mais qu'on est obligé de le respecter, de lui laisser sa place, de le laisser vivre sa vie, de lui permettre de grandir... Ce commandement-là de Jésus est plus réaliste, il ne fait pas de chantage au sentiment, à l'affectif. Et en même temps, il nous grandit : il considère chacun, enfants compris, comme un Homme/une Femme capable de laisser une place à l'autre. Comme le Seigneur Dieu a fait une place à l'humain en se retirant au 7ème jour de la création (Genèse 2, 3)

(voir 30e ordinaire A, 6ème dim. Pâques B, 5e Pâques C, 6e Pâques C)

Autorité

Ecoutons Lytta Basset, pasteure et professeure de théologie en Suisse, dans l'article « Bienheureuse humilité », Revue *Panorama* de juin 2004 :

« Les autorités » de nos jours, ont-elles encore de l'autorité ? Parents, enseignants, responsables sociaux et politiques semblent jouer, bon gré mal gré, dans un même concert dont le thème serait: « L'autorité n'est plus ce qu'elle était », et les variations : « difficulté à se faire respecter », « refus des limites », « perte de crédibilité » et, du coup, « perte de repères ».
Est-ce si différent d'autrefois ? Si, dans les villages d'Europe, trois personnes au moins étaient « intouchables » (le maire, l'instituteur et le prêtre ou le pasteur), si les adultes bénéficiaient d'une sorte d'immunité diplomatique, n'était-ce pas au prix d'une confusion entre autorité et pouvoir ? Le voile aujourd'hui s'est largement déchiré : on ne compte plus les témoignages d'abus de pouvoir, les dénonciations de méthodes violentes et arbitraires, les révélations de comportements destructeurs et pervers de la part d'« autorités » en qui l'on avait confiance. Mandatés nous-mêmes pour exercer telle ou telle charge -à commencer par l'autorité parentale- sans doute entrevoyons-nous désormais ce qu'il ne faut faire en aucun cas. Mais où puiser notre autorité ? Cherchons du côté de l'étymologie: « autorité » et « auteur » provenant de la même racine, nous pouvons (ré)apprendre à être véritablement auteurs de ce que nous disons, pensons, faisons, croyons. Avant toute initiative, demandons-nous : est-ce bien moi, tout à fait moi, complètement moi qui pense ainsi et s'apprête à agir ainsi ? N'est-ce pas plutôt x ou y qui prend ma place ou parasite ce que je dis, pense et décide de faire ? Lorsque, fortement reliés à ce « je » unifié qui nous rend auteurs de notre existence, nous nous percevons libres de toute division intérieure et habités d'une paix inconnue, il arrive que nous découvrions avec stupéfaction l'impact de ce que nous prononçons et accomplissons. Mais pour garder notre autorité à l'abri de toute prise de

[1] J-Y LELOUP, *L'évangile de Jean*, Albin Michel, p. 243

pouvoir, il reste à ne pas nous en attribuer l'origine. Alors s'offre à nous la bienheureuse humilité : c'est de la part de Dieu, par Lui et en Lui que je parle ou agis... pour qu'autrui accède à sa liberté d'enfant de Dieu. Il parlait, enseignait, guérissait « avec autorité », disait-on de Jésus. Une autorité qui stupéfiait ses contemporains. Une autorité dont il a su révéler la présence en chacun(e) de nous. Et tel est peut-être le plus beau des miracles, dans le récit de guérison du paralysé (Mat. 9,1-8 : « Voyant cela, les foules furent stupéfaites et honorèrent Dieu qui a donné une telle autorité aux humains. »

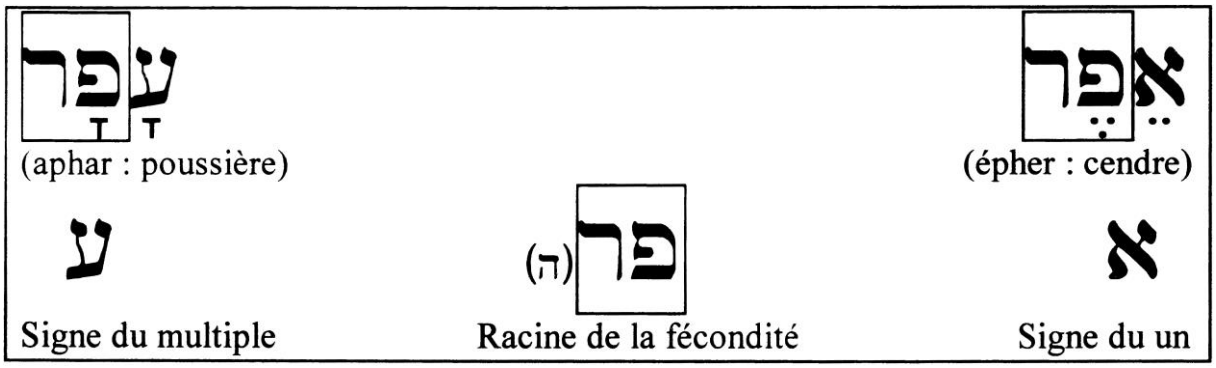
(voir 9ème dim. ord. A ; 11ème dim. ord. A ; 4ème dim. ord. B)

Cendres/Poussière

ET MOI, JE SUIS POUSSIERE ET CENDRE (Gen 18, 27)

וְאָנֹכִי עָפָר וָאֵפֶר׃

Certaines bibles –dont la TOB- traduisent, à tort, ce verset : « moi, qui ***ne*** *suis* ***que*** *poussière et cendre... » comme si Abraham s'humiliait en s'exprimant ainsi face à Dieu. En réalité, c'est une des plus belles définitions de l'humain ! Allons à la découverte de ces mots hébreux : ils nous révéleront une vision de l'homme qui est tout un projet.*



C'est toute l'histoire de l'humain qui nous est racontée en deux mots[2] !
Le Seigneur Dieu forma l'humain avec de la poussière prise du sol (Gen 2, 7). Regardons la poussière danser dans un rai de lumière : image de la complexité -la **multiplicité**- de l'humain.

Pourtant l'homme est appelé à l'**unité** : dans la Bible, le mot Un désigne d'abord Dieu. « *Ecoute Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le Seigneur Un. » (Deut. 6, 4)* Le projet de Dieu semble avoir évolué : *« Faisons humain en notre image, comme notre ressemblance (...) ! »* Et pourtant, nous lisons ensuite : *Et Dieu créa l'humain en son image, en image de Dieu, il le créa, mâle et femelle il les créa. (Gen 1, 26-27)* Où est passée la ressemblance[3] ? A acquérir...

L'unité s'acquiert à travers la **fécondité**, la relation : *C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et ils deviendront chair une. (Gen 2, 24)* Chacun des deux sera un parce qu'ils seront deux : on est loin de l'interprétation fusionnelle généralement donnée à ce verset.

---

[2] On retrouve ici la structure binaire, le balancement cher à l'hébreu : toute réalité n'est entière que si ces deux composantes sont citées.

[3] En hébreu, la racine du mot ressemblance veut aussi dire détruire et se taire. Peut-être Dieu ne nous a–t-il pas fait à sa ressemblance parce qu'il risquait de nous détruire en nous réduisant au silence... La ressemblance se construit dans le dialogue. Il y faut du temps...

L'unité ne se construit qu'à partir de deux êtres qui sont chacun un. *Là où deux ou trois sont réunis en mon nom*[4]*, je suis (est) au milieu d'eux. (Mt 18, 20)* C'est dans la relation que l'être humain devient un Je à la ressemblance de son Dieu.

Se couvrir la tête de cendres (ou être signé de cendres) n'est pas un geste de deuil, d'humiliation, d'abaissement mais le signe que l'on veut faire retour vers cette tâche de l'humain qui est de construire son unité intérieure, ce qui ne se fait pas sans l'autre. La cendre, c'est ce qu'il reste de plus essentiel après le passage au feu. Quand nous parlons aux enfants, aux jeunes ou aux adultes des Cendres, chassons la morosité ! Il s'agit d'une liturgie de la joie : la joie d'être appelés **ensemble** à devenir **ensemble** semblables à Dieu.

Commandements

Voilà bien un mot qui sent le service militaire…
Les « 10 commandements » que le peuple des Hébreux reçoit dans le désert par l'intermédiaire de Moïse s'appellent en fait, en hébreu, les « 10 Paroles » (Exode 20 ; Deutéronome 5,6).
Il y a beaucoup à chercher, à dire sur ces textes. La définition sera complétée au fur et à mesure que nous rencontrerons ce mot dans l'évangile. Pour ceux qui veulent creuser davantage, il y a un chapitre court et bien fait sur ce sujet dans le livre d'André WENIN, *L'Homme Biblique*, Ed. du Cerf. Nous vous conseillons aussi le livre de M.-A. OUAKNIN, *Les dix commandements*, Seuil, *Coll. Points.*

Dans les petits jeux autour de l'évangile de Matthieu 7, 21-27, on utilise la 1ère de ces dix paroles : "« C'est moi le SEIGNEUR ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi." (Deutéronome 5:6-7 TOB)

Et ce 1er commandement-là risque déjà de nous donner des boutons ! Qui est ce Dieu intolérant qui veut être le seul Dieu et qui oblige à croire en lui ? Sauf que, si nous lisons simplement la phrase attentivement, nous voyons que ce Dieu-là, c'est celui qui libère, qui fait sortir (naître ?) de la maison des esclaves. Peut-être qu'avoir comme seul Dieu celui qui libère est une garantie pour ne jamais être esclave…

Dans l'évangile du 28e dimanche B (« l'homme riche »), nous voyons Jésus citer 6 commandements sur les 10. Il cite d'abord les 5 derniers commandements : ceux qui interdisent, qui mettent une limite au mal, ceux qui concernent nos rapports sociaux. En dernier, il cite le 4e commandement, celui qui fait la transition entre les commandements qui concernent Dieu et ceux qui concernent la vie sociale : celui qui nous demande d'« honorer », de donner leur poids à notre père et notre mère.

(voir 9e dim. ordinaire A, 5e , 6e- dim. Pâques B, 28e ordinaire B)

Communion

Des idées intéressantes ici : http://pagesperso-orange.fr/leon.paillot/8esequence.htm

[4] Ce nom imprononçable pour les Juifs et qui conjugue tous les temps du verbe être.

Conversion, se (re)tourner, lever les yeux

Se convertir, dans l'évangile, ce n'est pas changer de religion ou en adopter une. C'est plutôt changer de regard (changer d'esprit, dit le grec), voir autrement… et adopter l'attitude qui va avec ce regard neuf. C'est être capable d'évoluer dans ses idées, ses conceptions et ce qu'on pense des autres. Ce qui suppose de se laisser toucher par l'Autre et l'autrement.

(Voir 2e dim. de l'Avent B (*gymnastique-conversion*), voir *Changer de lunettes* dans la boîte à outils)

Credo : mots

Au fur et à mesure des textes rencontrés nous chercherons des pistes pour éclairer l'un ou l'autre mot du Credo.

Catholique=universel en grec. Chacun l'entendra selon sa sensibilité : une Eglise universelle pourrait être celle qui doit regrouper tout le monde, qui doit être la même pour tous ou bien celle qui dit des choses tellement fondamentales, liées à ce qui fait la spécificité de l'être humain, qu'elle peut être entendue dans toutes les cultures et toutes les religions.

Un seul : voir plus bas : « UN »

Gloire : voir plus bas

Croire - foi :

Notre *croire* français hérite, au point de vue du sens, des mots hébreux et grecs qu'il a servi à traduire lors des 1ères traductions de la Bible[5]. En hébreu, les mots qui ont souvent été traduits par *croire* en français sont des mots qui ont la même racine que ***Amen*** ('mn) : une racine qui exprime la solidité, le caractère d'une chose sur laquelle on peut s'appuyer.
En grec, le verbe qui a été souvent traduit par *croire* (pisteuein) exprime la confiance, la fidélité.
Derrière les mots *croire* ou *foi*, il y a donc une idée de solidité, de stabilité.
Quel rapport entre « être solide » et croire, avoir la foi ? Est-ce que ce ne serait pas plutôt le contraire : on est solide quand on sait, quand on est certain ? Et les choses dont on n'est jamais certain : l'avenir, Dieu, l'amour de quelqu'un, par exemple ? Peut-être que pour être solide, il faut d'abord passer par un moment de déstabilisation (comme quand on marche) ? Est-ce qu'on peut être tout le temps solide ?
Croire en une idée ou quelqu'un, ce ne serait pas être certain, avoir des preuves. Sinon, on dirait « savoir, être sûr de ». Croire, ce serait plutôt « être rendu solide » par cette idée ou ce quelqu'un.
Pensons aussi que *foi*, c'est de la même famille que *confiance* : avoir confiance en soi, en l'autre.
Savoir qu'on peut s'appuyer sur soi-même, sur l'autre, que la relation est suffisamment solide.

Voir aussi ci-dessous à Doute
A suivre...

(Voir *Tenir debout* dans les Expériences fondatrices de la Boîte à outils)
(Trinité A, 2e Pâques B, 1er Avent C, 3e ordinaire C, 1er Carême C, 6e Pâques C)

---

[5] Voir *Nouveau vocabulaire biblique*, sous la direction de J-P Prévost, éd Bayard 2004

Salut : Le fait d'être sauvé, d'être bien vivant. Vient d'un mot latin (*salvare*) qui veut dire *guérir quelqu'un, le sauver d'un danger, de la mort*. En hébreu, les mots qui sont souvent traduits par *sauver*, *salut*, sont des mots qui ont la même racine que le nom Jésus. Dans le 1er testament, il y a beaucoup d'autres verbes utilisés pour dire « sauver » : par ex., dans le livre de l'Exode, où le Seigneur sauve son peuple de l'esclavage en Egypte, ce verbe n'est utilisé que 4 fois. Les verbes utilisés sont plutôt *délivrer, défendre, racheter, aider*[6] : ils nous aident à approcher l'idée de salut.

(2e Avent C)

Juger **:** Quand un juge juge au tribunal, il sépare le vrai du faux, le coupable de l'innocent, le très grave du pas très grave, etc.. Le premier sens du mot grec pour « juger », c'est « séparer ».

(3 avent C)

Distance

François Bovon[7] en parle en ces termes : « La distance n'est dédaignée que par ceux qui rêvent de fusions ou de symbioses qui déresponsabilisent les êtres. Garder une distance, dans la tradition biblique, juive et chrétienne, c'est préserver la possibilité d'une rencontre et d'un dialogue. Pour se réjouir du visage de l'autre, il faut une certaine distance. »

(Voir aussi *Séparer/diviser* et *Manque* ; voir *Collés* et *Liés* dans la Boîte à outils. Voir 3e Carême C (Buisson ardent), 30e dimanche C.)

Doute

Quelques lignes intéressantes à ce propos de Laurent NUNEZ, dans *Le Magazine Littéraire* de Juillet-Août 2010-n°499, p. 48

---

[6] idem

[7] F. BOVON, *L'évangile selon saint Luc 15, 1- 19, 27*, Labor et Fides, p.186.

Quelle immense fierté dans l'œil de celui qui se déclare « un homme de conviction » ! Mais, en y regardant par deux fois (en doutant donc de cette expression), rien ne devrait lui sembler plus injurieux. Si imposante qu'elle paraît, la conviction, comme la certitude, n'est qu'un abandon et une paresse. La certitude obéit même à une définition négative : c'est ce qui n'est pas discutable. Mais l'être humain est un être social, qui ne cherche qu'à discuter. Par conséquent, vivre assuré de ce qu'on est, et figé dans ce qu'on pense, c'est vivre en inhumain. C'est n'être qu'un animal. Car qui ne doute guère ? Qui ne s'étonne jamais (l'étonnement est l'autre nom du doute, dès lors qu'il est heureux) ? Le chien qui dévore, le chat qui ronronne, et les fourmis qui creusent des galeries d'*instinct*. « Avec des certitudes, point de style », notait Cioran ; mais point d'art, plus simplement : et point de philosophie – et partant, point d'humanité.

« On mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter », affirmait Kant ; et s'il reliait ainsi l'intelligence au désarroi, c'est que penser, c'est douter. Construire, c'est détruire. La gloire de l'homme est de réfléchir : aucun acte n'est plus violent, puisqu'il implique d'abord une négation, que ce soit par la remise en cause des certitudes établies ou par la critique des systèmes philosophiques antérieurs. Penser, c'est douter du monde qui nous entoure, du langage dont nous prétendons chaque jour nous servir, de la littérature même, des schémas de vie qu'elle perpétue parfois, dès lors qu'elle est mauvaise.

N'est-ce pas applicable à ce que nous appelons : la Foi ?

Droite, gauche, est, ouest… : la boussole de la Bible

La Bible parle de droite et de gauche sans avoir prévu que nous utiliserions cette distinction en politique...

Dire la droite et la gauche permet d'exprimer et de prendre en compte les 2 côtés d'une réalité et donc la considérer dans son entièreté. Dans le 1er récit de la création du monde, la lumière est le pendant des ténèbres, les eaux d'en haut, celui des eaux d'en bas, le soir, celui du matin. Il y a séparation entre ces éléments, mais pas disparition de celui ou celle qui apparaitrait comme moins bon. Si on prend l'un sans l'autre, ce n'est pas complet. Comme nous, quand nous ne voulons laisser voir que notre bon côté ou que quelqu'un ne voit que notre mauvais côté…

Cela permet aussi de dire que les choses sont ordonnées, qu'il y a un sens. *"Moïse étendit la main sur la mer. Le SEIGNEUR refoula la mer toute la nuit par un vent d'est puissant et il mit la mer à sec. Les eaux se fendirent, et les fils d'Israël pénétrèrent au milieu de la mer à pied sec, les eaux formant une muraille à leur*

droite et à leur gauche." (Exode 14:21-22 TOB). Ils sont donc « orientés », -ils vont vers l'est-, la gauche et la droite désignant respectivement le nord et le sud pour eux.
Ne pas distinguer sa droite de sa gauche, au contraire, souligne que l'on est embrouillé : *"Et moi, je n'aurais pas pitié de Ninive la grande ville où il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne savent distinguer leur droite de leur gauche, et des bêtes sans nombre ! »"* (Jonas 4:11 TOB)

Dans les 3 évangiles synoptiques, il y a des bandits crucifiés à droite et à gauche de Jésus. Luc, qui les fait parler, ne nous dit pas de quel côté est « le bon » …, mais en tout cas le Christ est au milieu.

Dans d'autres textes bibliques, la main droite du Seigneur représente la confiance donnée, le choix divin (c'est la main de la bénédiction). La main gauche, l'obéissance. Lorsque Joseph amène ses deux fils à son père Jacob sur le point de mourir, il prend soin de les présenter de manière à ce que l'aîné soit sous la main droite et le plus jeune sous la main gauche. A sa grande surprise, Jacob croise les mains et c'est désormais Manassé l'aîné qui devra obéir au cadet qui lui, a reçu la bénédiction de la main droite de Jacob (Gen 48, 13-20).

(Voir Christ-Roi A).
À suivre...

Fils de l'homme

On a coutume de dire que cette expression désigne Jésus et est utilisée pour éviter « Fils de Dieu » qui était inconcevable pour les Juifs. Cependant, l'expression vient de plus loin : c'est ainsi que la voix s'adresse au prophète Ezéchiel : *"Elle me dit : « Fils d'homme, tiens–toi debout car je vais te parler. » Après qu'elle m'eut parlé, un esprit vint en moi ; il me fit tenir debout ; alors j'entendis celui qui me parlait."* (Ezéchiel 2:1-2 TOB)

Peut-être bien qu'elle peut aussi aller plus loin et nous parler encore aujourd'hui.
Un fils, c'est quelqu'un qui fait partie d'une lignée : il a des parents, il peut être père à son tour. Il est donc un maillon de la vie qui se transmet, qui grandit. Un fils, c'est aussi quelqu'un susceptible d'avoir des frères.
L'homme, c'est l'être humain, celui qui n'est pas un animal. L'humain qui a sa dignité et qui doit être respecté en chaque homme.

Alors, quel est ce Fils de l'Homme qui paraît à la fin des temps (Christ Roi A, Matthieu 25, 31-46) ?
Est-ce seulement un tableau pour la fin du monde ? Est-ce aussi ce qui se passe chaque fois que l'humanité progresse, chaque fois qu'un peu plus d'humain advient ? Remarquons, dans cet extrait de Matthieu, que le Fils de l'Homme est appelé Roi (verset 34) après qu'a été distingué, séparé, l'humain qui est en relation de l'(in)humain qui ne voit pas le pauvre à ses côtés. C'est bien alors que le Fils de l'Homme -l'Humain qui fait grandir la vie- est roi, qu'il est dans sa gloire, dans toute sa densité et sa pleine présence.
(Voir 21ème dimanche A, Christ-Roi A, 24ème dimanche B)

Foule, peuple

Une foule, c'est un amas de gens, une grande quantité de gens indifférenciés. Un peuple, c'est un ensemble de personnes qui ont des choses en commun, des relations.

(Voir 3e dim. de l'Avent C, 17e B. Voir *Machine humaine, Orchestre*, dans la boîte à outils)

Gloire

La *gloire* dans la Bible, ce n'est pas la gloire des stars et des vedettes. En hébreu, dans le mot traduit par *gloire*, il y a l'idée *de poids,* d'*importance*. Glorifier quelqu'un serait comme lui donner du poids, de la consistance. En ce qui concerne la gloire de Dieu, un père de l'Eglise, St Irénée, a eu une phrase qui peut nous aider à comprendre en quoi elle consiste : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant ». Autrement dit, chaque fois qu'un homme est mis debout, est reconnu dans sa dignité, c'est Dieu qui est glorifié. Cette gloire n'exige pas de prosternations de notre part, mais au contraire de reconnaître à tout homme ses droits à une vie digne qui le conduise au rêve de Dieu : être semblable à lui (Gen 1, 26 et 1Jn 3, 2). Dieu n'est pas glorifié si l'humain n'a pas tout son poids, sa place, son importance.

(voir 7e Pâques A, 5e Carême B, 2e dimanche B, 33e dimanche B)

Humble, humilité, s'abaisser

Le mot humilier vient du mot humus. L'humus, c'est la terre qu'il y a dans les forêts, au pied des arbres. C'est une terre riche où les choses poussent bien. Le mot humus a donné le mot humain (voir Genèse 2, 7).
S'abaisser ou être humble, dans la bible, dans la parole de Dieu, ce n'est pas se rabaisser ou se conduire comme un paillasson sur lequel tout le monde s'essuie les pieds. C'est être bien en contact avec son humanité, avoir bien les pieds sur terre… ce qui est le bon moyen pour tenir debout.

(voir 22e dimanche ord. C, fête de l'Assomption) Voir l'expérience fondatrice *Tenir debout* dans la Boîte à outils

Je Suis :

Le 1er « JE SUIS » de la Bible, c'est dans l'histoire du « buisson ardent », quand Moïse fait connaissance avec le Seigneur Dieu. C'est ainsi que le Seigneur se nomme quand Moïse lui demande son nom[8].

Ce « JE SUIS », ce n'est pas un « Je Suis » de philosophe, qui parlerait d'un Etre éternel et immuable. C'est un « Je Suis » qui est dans le temps : je suis, j'étais, je serai. C'est un « Je Suis » qui parle d'être avec, de faire avec. Dans l'histoire du buisson, avant de dire son nom, le Seigneur a *vu* et *appelé* Moïse, *vu* les souffrances du peuple, *entendu* ses cris, il est *descendu* pour le délivrer, etc.

---

[8] "Moïse dit à Dieu : « Voici ! Je vais aller vers les fils d'Israël et je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. S'ils me disent : Quel est son nom ? — que leur dirai–je ? » Dieu dit à Moïse : « JE SUIS QUI JE SERAI. » Il dit : « Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : JE SUIS m'a envoyé vers vous. »" (Exode 3:13-14 TOB)

Les « Je Suis » de Jésus dans l'évangile de Jean peuvent faire penser à ce « Je Suis » de l'Exode.

Ce sont en même temps des « Je Suis » qui nous concernent. Nous pourrions bien être, chacun, appelés à être un JE SUIS : chrétiens à la suite du Christ, humains à l'image de Dieu[9], en chemin pour lui ressembler.

Un exercice intéressant : lire certaines pages de l'évangile de Jean en remplaçant *moi* par JE et en utilisant JE SUIS comme un nom. Cela donne des choses comme : « JE SUIS est le bon berger.... Si vous demeurez en JE... ». En entendant bien, dans ces JE, la musique de l'homme debout, de l'homme libre, de l'homme à l'image de Dieu, en route vers la ressemblance à Dieu...

Il existe un livre pas trop compliqué sur l'évangile de Jean, avec une traduction proche du texte grec et, entre autres, un chapitre sur les « Je Suis » : *L'évangile de Jean* par Jean-Yves LELOUP, chez Albin Michel.

(voir : 3ème carême A, 4ème carême A, 5ème carême A, 4ème Pâques A, 5ème Pâques A, 5ème Pâques B, 18ème ordinaire B, 3e Carême C)

Juifs (dans l'évangile de Jean)

L'évangile de Jean parle souvent « des Juifs ». Voici un extrait de livre qui peut nous aider à voir ce qui se cache derrière ce nom.

ANDRE MYRE, *Pour l'avenir du monde*, Fides, 2007, p. 127-129

L'évangile de Jean se présente comme un intense débat, qui se poursuit du début à la fin, entre Jésus et un groupe qui reçoit le nom de *Ioudaioi.* Littéralement, il s'agit de «Judéens », de gens de Judée. On traduit d'ordinaire le mot par «Juifs », ce qui est dommage et dommageable. J'utiliserai donc, dans les lignes qui suivent, la traduction littérale. Je commence par parler des Judéens, même si le sujet est des plus discutés, parce qu'il importe d'avoir une certaine idée de ce qu'ils représentent si on veut comprendre les enjeux des discussions[10], en particulier celles qui portent sur la résurrection.
Sous la plume du rédacteur, le mot *Ioudaioi* a des caractéristiques nettes. D'abord, il a un ancrage judéen très accentué: les *Ioudaioi* sont de Judée, ou du moins d'origine judéenne, vivent des traditions propres à cette contrée et cherchent à les établir ailleurs, en Galilée en particulier. En cela, le mot est utilisé dans un sens courant. En effet, depuis sa naissance préexilique, le terme n'a jamais vraiment perdu cette acception géographique. Les enfants d'Abraham de la diaspora étaient appelés «Judéens» précisément parce qu'eux-mêmes ou leurs ancêtres venaient de Judée.
Deuxièmement, le vocable a une charge négative accentuée. On peut dire que, chaque fois que le rédacteur parle des Judéens, il crée une distance entre lui et eux. Même quand ils paraissent bien disposés vis-à-vis de Jésus, on sent la menace.
Là où le rédacteur se caractérise vraiment, cependant, c'est dans sa façon d'établir une distance entre lui et le terme. Dans l'évangile de Jean, les Judéens ne sont pas *un* groupe défini, existant ou œuvrant à côté d'autres groupes. Ils ne sont ni l'ensemble des habitants de la Judée, ni l'ensemble de ses dirigeants, encore moins, on me permettra l'anachronisme, l'ensemble de la religion juive. Les Judéens

---

[9] "Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! » Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa." (Genèse 1:26-27 TOB)
[10] Voir A. MYRE, «Les *Ioudaioi* en Jean: sens et traduction », dans M. GOURGUES et M. TALBOT (dir.), *Partout où tu iras. Conceptions et expériences bibliques de l'espace* (Sciences bibliques 13), Montréal-Paris, Médiaspaul, 2003, p. 155-184.

sont un code pour désigner le système d'opposition massive à Jésus. Le terme n'a pas de frontière définie, il n'a pas de membership précis, il n'existe pas en soi, il n'est pas identifié à une institution ou à une forme de gouvernement. Il vise un système mouvant, dans lequel entrent, au gré des circonstances et en s'en rendant plus ou moins compte, les acteurs ou groupes qui réagissent aux gestes et propos de Jésus. C'est le «système» que Jean fait parler, un système qui prend tous les moyens à sa disposition pour durer. Le système a plusieurs visages. On le voit dans le texte sur la réanimation de Lazare (ch. 11), il sait parfois se montrer humain. Quand il n'est pas attaqué, il est très présentable. Les parents et voisins de l'aveugle-né (ch. 9) sont du très bon monde. Et à plusieurs reprises, le rédacteur montre des gens tout à fait prêts à faire confiance à Jésus. Pilate lui-même se montre un temps fort bien disposé à son égard (18,28-19,16). Mais, tôt ou tard, le système, qui se sent menacé, se durcit et réussit à intégrer ces gens et les mettre, au moins temporairement, à son service. Les Judéens sont le système que défendent, selon les circonstances, prêtres, grands-prêtres, lévites, séparés, foules, habitants de Jérusalem, autorités diverses, voisins ou parents de l'aveugle-né, Pilate, et même les disciples qui en ont peur le soir de Pâques. Les Judéens ne sont pas la somme de tous ces gens, ni une partie. Mais tous ces gens, à un moment ou l'autre du déroulement de l'évangile, se laissent avaler par le système qu'ils représentent ou qui se sert d'eux. C'est précisément dans cette façon de parler des Judéens que Jean est unique et terrifiant.
Les Judéens, tels qu'il les présente, n'existent pas et n'ont jamais existé, ni au temps de Jésus, ni après, ni surtout au temps où l'évangile a été rédigé. Ils ne sont pas un groupe historique mais symbolique. Ils sont le symbole de ce qu'on a appelé jusqu'ici du nom de système, et auquel on pourrait aussi donner le nom d'institution, d'organisation, de régime, de structure, etc. Mais, si les Judéens, en tant que personnages en qui se concentre l'opposition massive à Jésus, n'ont jamais existé, le système, lui, a existé. Or, c'est bien ce que sont les Judéens, la personnification symbolique du système à la fois politique, social, économique, culturel et religieux qui, selon le rédacteur, s'était opposé à Jésus et s'oppose maintenant à sa communauté. C'est lui, le jamais nommé ailleurs, que le rédacteur du quatrième évangile a bien perçu et à qui il a donné le nom de Judéens.
L'appellation de Judéens n'est donc qu'un nom lointain donné à une réalité de tous les temps. Il revenait aux contemporains du quatrième évangile - et il revient à tous les autres lecteurs depuis - de voir qui étaient les Judéens de leur époque, prêts à tout pour défendre leur système, qu'il fût d'ordre politique, social, culturel ou religieux. C'est pourquoi le rédacteur a rendu presque impossible l'identification des Judéens de l'évangile. Ils n'y sont qu'un signe de direction qui pointait et pointe encore vers le système de toujours, qui encore aujourd'hui ne pourrait supporter qu'on le nomme. «Suis-je Judéen, moi?» (18,35) demandait Pilate. Il ne savait pas, lui l'orgueilleux Romain humilié de devoir transiger avec des barbares, qu'il fallait répondre oui à sa question.

Lieu

Dans le mot « lieu », en hébreu, il y a la racine **qoum** = se tenir debout. On retrouve cette racine dans « Talitha qoum » (Marc 5, 41). Le lieu d'un humain est celui où il se tient debout. Il désigne donc beaucoup plus qu'un simple endroit. Ce pourrait être une activité, une croyance, une relation…

Manque, pauvreté, désir

Le manque, la pauvreté, c'est souvent une mauvaise chose. Mais ne manquer de rien, c'est une mauvaise chose aussi. Si on manque de quelque chose, cela veut dire qu'il y a de la place vide en nous, cela veut dire qu'il y a de la place pour accueillir. Si on manque de quelque chose, cela veut

dire qu'on va se mettre en route, demander, chercher… bref, être vivant, être en relation. *Le désir, c'est l'appel à la communication interhumaine.* (Françoise DOLTO, *Au jeu du désir : essais cliniques*, Seuil, Paris, 1981, p. 271/273). Il n'y a pas de désir s'il n'y a pas de manque. Dès les premiers textes bibliques, cette nécessité du manque pour la communication est signalée : *De tous les arbres du jardin, tu mangeras, mais de l'arbre du connaître bien et mal (*ou du connaître « tout »*), tu ne mangeras pas car au jour où tu en mangeras, tu mourras certainement. (Genèse 2, 16-17). Vouloir tout accaparer, c'est se fermer à la relation*, souligne à propos de ces versets André WENIN (*L'Homme biblique*, Cerf, 1995, p. 48.
Bien sûr, tout dépend du degré de manque, de pauvreté. Tout dépend si ce manque est reconnu, pris en charge ou subi, imposé par d'autres qui en profitent.

(Voir 6e ordinaire C (jeu n° 2), 2e ordinaire C (ronde Bonjour Guillaume), 29e ordinaire C (activités *Demander*) voir dans la Boîte à outils, Expériences fondatrices, *Faire des paquets*, voir aussi aux mots *serpent, tout, limite…* ci-dessous)

Mer

La mer, ce n'est pas un milieu où l'humain peut vivre. On ne peut pas boire l'eau de mer, on ne peut pas s'en servir pour arroser. La mer, c'est un endroit sans repère, sans chemin.

Voir l'activité *Nom de code : mer* dans le 3e dimanche ordinaire B :

Nom (de Dieu)

Le nom de quelqu'un dans la Bible, ça dit quelque chose de lui, de qui il est. Dire son nom, cela pourrait constituer un risque : celui de mettre la main dessus, de se l'approprier, de l'enfermer. C'est pour cela que nos frères juifs ne disent jamais le nom de Dieu représenté par le tétragramme HWHY, 4 consonnes sans voyelles : on peut les épeler, mais pas les prononcer. Pour ne pas risquer d'enfermer Dieu dans les limites d'un mot. Au lieu de ça, ils parlent « du Nom » (voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Noms_de_Dieu_dans_le_juda%C3%AFsme).

Dans le 2ème (nouveau) testament, il y a aussi plusieurs noms donnés à Dieu : (Père, Seigneur, Dieu…) ou à Jésus (Christ, Messie, Emmanuel…). On peut souvent travailler cela dans les évangiles.

Remarque : Attention au nom « Père » : il peut parfois être piégé, entre autres par notre idée du père, du papa. Pensons par ex. aux enfants élevés sans père. Une chose est certaine par contre, c'est que si nous disons Dieu père, cela fait de nous des frères et des sœurs qui ne se sont pas choisis, sans pouvoir les uns sur les autres, appelés à vivre ensemble (cf le mot *aimer*). Et pour entrevoir *quel* Père est Dieu, nous avons toute la Bible…

Voici quelques pistes supplémentaires pour approcher les Noms de Dieu :

En lien avec l'histoire du buisson ardent :
http://interparole-catholique-yvelines.cef.fr/transfiguration/transfigurationimages/cadreimagesTransfigurationMaquette.htm

En lien avec les 99 noms de Dieu dans l'Islam.
http://catholiquedu.free.fr/cultes/ISLAM/99.htm
On pourrait chercher quelles histoires de la Bible nous suggère chacun de ces noms ; on pourrait voir quel nom de Dieu, habituel pour nous, n'est pas dans les 99 (père).

(voir 7ème Pâques A)

Parabole

Voir aussi *Pistes pour lire une parabole* dans la Boîte à outils.

Définition rapide N°1 : une parabole, c'est une petite histoire pour ne pas comprendre trop vite

Définition rapide N°2 : une parabole, c'est une histoire pour ne pas s'endormir[11]

Définition pour le monde contemporain : voir le petit jeu du 4e dimanche de Carême C, p. 6.

Une parabole, qu'est-ce que c'est ?
Quand elle est raccordée à la télé, cela sert à recevoir les images qui arrivent de très loin. Elles partent de la terre, des studios de la télé. Elles vont dans l'espace, jusqu'à un satellite et elles reviennent chez nous, dans ta télé. En tout, cela fait 72.000 kilomètres !

Et dans les évangiles ???
Jésus raconte des paraboles. Ce sont des histoires pour ne pas comprendre trop vite. Elles font tout un chemin dans notre tête, on en parle avec d'autres, on les écoute quand on a 8 ans, 12 ans, 15 ans, 25 ans, 40 ans, 75 ans… et on les entend chaque fois un peu autrement parce qu'on est chaque fois un peu différent. Les paraboles, ce sont des histoires qui font des milliers de kilomètres dans notre tête, dans notre cœur, dans notre vie.

Définition moins rapide [12] :

Dans le grec des évangiles, mashal se dit *parabolè.* Or le verbe dont est tiré ce terme, *paraballô,* peut revêtir en grec un grand nombre de significations : *jeter le long de, confier, jeter hors du droit chemin, mettre à côté de.* La *parabolè* est une comparaison, mais elle peut être aussi une rencontre, un choc (dans la bataille), une projection (des rayons du soleil) ... On retrouve, dans ce large espace de sens, l'idée de la comparaison que l'on perçoit dans une étymologie de *mashal :* la parabole "jette à côté de", elle place en regard, elle organise une rencontre, elle crée un choc de langage. La parabole dé-route.

La parabole s'offre donc, dans l'évangile, comme une parole figurative dont le sens doit être cherché au-delà d'elle. Elle se signale comme un discours dont la portée dépasse le sens immédiatement saisissable. Par excellence, la parabole est un langage qui dit plus qu'il ne dit. Elle n'a pas sa fin en elle-même, et ne s'épuise pas dans le goût de raconter. Son nom même inscrit en elle un pouvoir de suggérer, au-delà d'elle, une vérité qui est mystère. [...]
On voit que la parabole participe d'un paradoxe.
Son sens premier ne fait pas problème, du moins pour l'auditeur du premier siècle : un semeur jette son grain qui ne pousse pas partout, un père a des ennuis avec ses fils, une femme pétrit sa pâte avec du levain, un berger perd une brebis et la retrouve tout joyeux. Le sens premier est limpide; mais que faut-il entendre, par delà ?

---

[11] D'après le titre d'un livre : *Histoires pour ne pas s'endormir. Les paraboles de Jésus*, Jackie MORRIS, Mary HOFFMAN, Société biblique française
[12] DANIEL MARGUERAT, *Parabole*, Cahiers Evangile n°75, Cerf, pp.10, 12

[...] La parole-image renferme de naissance une part de mystère. Elle intrigue. Elle convie à chercher. Elle ne se livre pas d'emblée, mais engage à se détourner de la lettre pour gagner un ailleurs qu'elle ne fait qu'indiquer. [...]
On comprend aussi pourquoi cette forme de discours a fait fortune dans le langage religieux. Deux raisons l'y prédestinaient. D'une part, elle invite l'interlocuteur à une démarche d'interrogation personnelle. D'autre part, elle fait fond sur la conscience d'une impossibilité de dire Dieu dans l'immédiateté. Dans la ligne de la foi d'Israël, la parole figurative reçoit sa légitimité de l'incapacité où se trouve l'humain à représenter Dieu.
Concluons. La parabole-mashal relève de la grande tradition du langage figuratif, dont il ne faut pas se presser de dire qu'il veut expliquer. Car le langage figuratif, à la différence du discours direct, révèle et voile en même temps. La parabole est une forme de discours caché. On peut la définir comme une façon indirecte de dire Dieu, en vue d'interpeller l'homme. Par son caractère détourné, en quelque sorte toujours énigmatique, elle témoigne d'un Dieu qui se dérobe à qui voudrait le capturer par le langage. Dieu n'est à rencontrer que dans l'ailleurs où conduit la quête, risquée, du sens de la parole imagée.

Comment lire une parabole ?

On aurait envie de dire : comme tout le reste de la Bible ! En se faisant confiance, en faisant confiance au texte qui est (parfois malgré les apparences) une Bonne Nouvelle, en accueillant les questions qui se posent, sans chercher à trouver LE sens définitif qui empêcherait de continuer à chercher… donc à vivre.
Dans l'histoire de l'Église, la lecture des paraboles a eu un statut particulier. On a pris l'habitude de les lire comme des messages codés dont il fallait avoir les clés : derrière chaque personnage de la parabole est caché un autre personnage (Dieu, Jésus, l'Église, et.). Il suffit d'avoir le code, et tout s'éclaire. On a aussi lu les paraboles en cherchant LA pointe du récit, la petite leçon à retenir en négligeant les détails de l'histoire qui ne comptaient pas.
Ces 2 manières de lire ont leur intérêt. Mais ce serait dommage de s'y arrêter et d'enfermer le texte dans un seul système de code à connaître, dans une seule pointe, une seule signification possible.
À l'opposé de ces lectures savantes, où il fallait posséder une clé, on a lu les paraboles comme des histoires simples, évidentes, faciles. En oubliant de garder les pieds sur terre et de voir qu'il y a bien souvent un détail qui devrait alerter notre attention si nous faisions confiance à notre bon sens[13]. C'est bien souvent en se laissant interpeller par ces entorses au bon sens qu'on découvre des choses nouvelles.

Lire une parabole comme une énigme [14].

Une parabole relève d'un genre littéraire proche de l'énigme.
[...] Résoudre une énigme tient de l'enquête policière : chaque indice est pesé, dans la recherche d'une cohérence d'ensemble. [...] Il ne s'agit donc pas, [...], d'en donner LE sens. Le but est d'ouvrir le texte, de montrer comment il est possible de le faire jouer et travailler de l'intérieur; il suppose foi et confiance dans le fait que la parabole veut nous apprendre quelque chose de notre relation à un Dieu bon et aux autres.

Lire une parabole comme une histoire inconfortable [15].

---

[13] Qui est ce semeur qui sème sur le chemin et dans les cailloux ? Un fou, pour n'importe qui a déjà semé un jour une rangée de radis ! Lequel d'entre nous, s'il a 100 brebis et s'il en perd une, laisse les 99 dans le désert ? Personne… sauf un imprudent qui risque de perdre son troupeau ! Qui est cet époux qui tarde à venir aux noces et ferme la porte au nez de celles qui sont en retard ? Un mal poli !
[14] BRUNO REGENT, s.j., *L'énigme des Talents*, Médiasèvres, p. 5
[15] LYTTA BASSET, *La joie imprenable*, Albin Michel, p. 57. La 1ère partie du livre est une lecture de la parabole du père et des ses 2 fils (Luc 15) et parle du langage parabolique.

L'alternative se présente ainsi : ou bien la parabole provoque un questionnement et je l'entends à ma manière propre, quelles que soient les explications bien fondées qu'on peut m'en donner, alors la parabole se nourrit de mon imagination et de mon affectivité; ou bien je suis extérieur-e à la parabole et on peut aisément me convaincre que ceci signifie cela, mais je reste sur ma faim, pressentant que violence m'est faite, peu ou prou. L'irritation que provoque souvent la lecture de telle ou telle parabole tient à cette ambiguïté indépassable : Jésus semble avoir intentionnellement laissé à l'intérieur de chaque parabole un champ libre que chaque auditeur ou auditrice était seul-e à pouvoir investir avec son imagination propre et la richesse unique de sa vie affective. Cela va bien à l'encontre des attentes de la religion naturelle: « Nous ne voulons pas les paraboles, écrit ID. Crossan. Nous voulons des préceptes et nous voulons des programmes (...). Nous sommes effrayés par les silences de solitude à l'intérieur des paraboles (...). Nous voulons qu'elles nous disent exactement que faire et elles refusent de répondre. »

Voir aussi ici : http://www.croire.com/article/index.jsp?docId=2321214&rubId=151

Peau/lèpre

Ma peau, c'est ce qui m'entoure, me contient, me protège, marque la limite, la frontière entre moi et l'autre. Cette fonction protectrice de la peau est dite dès le début de la Bible quand « le SEIGNEUR Dieu fit pour Adam et sa femme des tuniques de peau dont il les revêtit." (Genèse 3:21 TOB), avant qu'ils partent vivre leur vie hors du jardin d'Eden.
Si la peau est malade, c'est un peu comme si la limite entre soi et l'autre était malade : il y a risque de confusion, de mélange.

Dans la Bible, le mot *lèpre* désigne toutes les maladies de la peau, pas seulement la lèpre au sens strict. Du temps de Jésus, les lépreux sont considérés comme impurs (voir ce mot) et exclus de la communauté. Ceux qui les touchent se rendent impurs et sont exclus à leur tour. Leur purification et leur réintégration dans la communauté sont codifiées et garanties par les prêtres. Voir livre du Lévitique, 13, 45 et suivants.

(Voir *Ma peau…* dans les *Expériences fondatrices* de la Boîte à outils).

Pécheur

Un des mots hébreu qui est traduit par « pécher » signifie « rater sa cible ». Un pécheur, ce ne serait pas un mauvais, mais quelqu'un qui rate sa cible, qui ne réussit pas tout. Par exemple, qui ne réussit pas à faire tout le bien qu'il voudrait, comme le dit St Paul.

"Effectivement, je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais. Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, je suis d'accord avec la loi et reconnais qu'elle est bonne ; ce n'est donc pas moi qui agis ainsi, mais le péché qui habite en moi." (Romains 7:15-17 TOB)

Se savoir, se reconnaître pécheur, ce ne serait pas se prendre pour un moins que rien. Ce serait plutôt savoir qu'il existe en nous un manque, que nous ne pouvons pas tout, que nous ne sommes pas tout, que nous avons des limites. Ce qui est plutôt une bonne chose : cela nous laisse de la place pour avoir besoin des autres, pour les rencontrer, pour travailler ensemble.

On comprend mieux alors pourquoi, en début de messe, nous nous reconnaissons pécheurs. Sans ça, pas de place pour les autres, pas de place pour Dieu. Et en plus cela souligne notre fraternité : nous ratons tous de temps en temps ou souvent nos cibles !

(30e dim. ordinaire C)

Prière

Il y a sans doute autant de définitions de la prière qu'il y a de personnes qui prient !

*Voici deux témoignages :
1. Quelqu'un, un jour, se plaignait de n'avoir jamais réussi à prier. *Ce n'est pas faute d'avoir essayé,* disait-elle : *j'ai lu des livres, j'ai attendu en silence, j'ai essayé de parler, de demander, de raconter, mais jamais cela ne m'a fait de bien, jamais je n'ai entendu quelque chose, jamais je n'ai eu l'impression d'un contact quelconque avec Quelqu'un.* Cette même femme était bénévole aux soins palliatifs de l'hôpital de sa région. Elle racontait volontiers sa joie d'assister des mourants. Quand on lui demandait comment elle faisait et si elle n'avait pas peur de ne pas trouver les mots qui soulagent, elle disait : *Souvent, je me tiens en silence à côté de l'un d'eux. Je lui tiens simplement la main. Je ne dis rien, je ne pense à rien, je ne me demande pas ce que je dois lui dire, je lui fais place en moi et je suis là quand il s'en va tout doucement.*
Cette femme ne priait-elle vraiment pas ? Etre à l'écoute, être en relation, se tenir en présence de celui, de celle, de ceux que je rencontre dans la vie, n'est-ce pas aussi prier ?

2.

4

Naturellement, depuis cette fameuse nuit où, agenouillée dans la salle de bains, j'ai parlé directement à Dieu pour la toute première fois, j'ai eu tout le temps d'expliciter mes idées sur la divinité. En revanche, quand j'étais dans les affres de cette crise de novembre, formuler mes vues théologiques était le cadet de mes soucis. Seule une chose m'importait : sauver ma peau. J'avais enfin remarqué que mon désespoir avait atteint un palier apparemment extrême et dangereux pour ma vie, et c'est à ce moment-là que je me suis souvenue que les gens aux prises avec cet état-là se rapprochent parfois de Dieu pour chercher de l'aide. J'avais dû lire ça quelque part dans un bouquin.

Ce que je dis à Dieu cette nuit-là, d'une voix étranglée par les sanglots, peut se rapporter comme suit : « Bonjour, Dieu. Comment allez-vous ? Moi, c'est Liz. Enchantée. »

Oui – je m'adressai au créateur de l'univers comme si nous venions d'être présentés l'un à l'autre dans un cocktail. Mais ne fonctionne-t-on pas toujours avec nos acquis ? Ce sont les mots que je prononce toujours lorsque je rencontre quelqu'un. Pour ne rien vous cacher, j'ai même dû me faire violence pour ne pas ajouter : « J'ai toujours été une fervente admiratrice de votre travail… »

« Je suis désolée de vous déranger à une heure aussi indue, poursuivis-je. Mais je suis dans un gros pétrin. Je

suis également désolée de ne m'être jamais, jusque-là, adressée directement à vous, mais j'espère sincèrement vous avoir toujours exprimé mon immense gratitude pour tous les bienfaits que vous m'avez donnés dans la vie. »

Cette pensée me fit redoubler de sanglots. Dieu patienta. Je me ressaisis, suffisamment pour poursuivre : « Comme vous le savez, je ne suis pas experte en prières, mais pouvez-vous m'aider, s'il vous plaît ? J'ai désespérément besoin d'aide. Je ne sais pas quoi faire. J'ai besoin d'une réponse. S'il vous plaît, dites-moi ce que je dois faire. S'il vous plaît, dites-moi ce que je dois faire. S'il vous plaît, dites-moi ce que je dois faire… »

La prière se rétrécit d'elle-même à cette unique supplique – « S'il vous plaît, dites-moi ce que je dois faire » – répétée en boucle. J'ignore combien de fois je la réitérais. Je sais seulement que j'implorais comme pour ma vie. Et que mes larmes coulèrent abondamment.

Jusqu'à ce qu'elles se tarissent – tout d'un coup.

Tout d'un coup, je m'aperçus que je ne pleurais plus. Pour tout dire, je m'étais même arrêtée de pleurer à mi-sanglot. Toute ma détresse avait été comme aspirée hors de moi. Je soulevai le front du carrelage et m'assis, étonnée. Allais-je voir apparaître quelque Être Suprême, celui-là même qui avait tari mes larmes ? Mais il n'y avait personne. J'étais seule. Sans l'être vraiment, toutefois. J'étais enveloppée de ce que je ne peux décrire que comme une petite poche de silence – un silence si rare que je répugnais à respirer, de peur de l'effrayer. J'éprouvais une quiétude harmonieuse. J'ignore si j'avais déjà éprouvé une telle quiétude auparavant.

Puis, j'ai entendu une voix. Non, non, n'ayez crainte : ce n'était pas celle de Charlton Heston dans une produc-

tion hollywoodienne de l'Ancien Testament, pas plus qu'une voix me commandant d'aménager un terrain de base-ball dans mon arrière-cour. C'était tout simplement ma propre voix, qui s'exprimait de l'intérieur de mon être. C'était ma voix, mais telle que je ne l'avais jamais entendue auparavant. C'était bien ma voix, mais empreinte d'une sagesse, d'un calme et d'une compassion absolus. C'était le timbre qu'elle aurait eu si j'avais, une fois dans ma vie, fait l'expérience de l'amour et de la certitude. Comment décrire l'affection et la chaleur qui émanaient de cette voix, tandis qu'elle me donnait la réponse qui allait sceller à jamais ma foi dans le divin ?

La voix dit : *Va te reconcher, Liz.*

Je relâchai ma respiration.

Immédiatement, il m'apparut évident que c'était la seule chose à faire. Je n'aurais pas accepté d'autre réponse. Je n'aurais accordé aucun crédit à une voix puissante qui aurait tonné : *Tu dois divorcer !* ou *Tu ne dois pas divorcer !* Parce que ce n'est pas la vraie sagesse. La vraie sagesse donne la seule réponse possible à un moment donné, et cette nuit-là, la seule réponse possible, c'était d'aller me recoucher. *Va te reconcher*, avait dit cette voix intérieure omnisciente, car quel besoin as-tu de connaître la réponse définitive, là tout de suite, à 3 heures du matin, un jeudi du mois de novembre ? *Va te reconcher*, parce que je t'aime. *Va te reconcher*, parce que tout ce dont tu as besoin pour l'instant, c'est de te reposer un peu, et de prendre soin de toi jusqu'à ce que tu trouves la réponse, pour de bon. *Va te reconcher* afin d'avoir, quand la tempête se lèvera, assez de forces pour l'affronter. Et la tempête arrive, ma chère petite. Elle soufflera bientôt. Mais pas ce soir. Par conséquent :

Va te reconcher, Liz.

En un sens, ce petit épisode possédait tous les indicateurs d'une expérience typique de conversion chrétienne — la nuit sombre de l'âme, l'appel à l'aide, la voix qui répond, la sensation d'une transformation à l'œuvre. Mais je ne dirais pas que ce fut dans mon cas une *conversion* religieuse, au sens où le mot s'emploie généralement pour évoquer la conversion personnelle ou la rédemption. Je qualifierais plutôt ce qui s'est passé cette nuit-là de commencement d'une *conversation* religieuse. Ce furent là les préliminaires d'un dialogue ouvert qui, finalement, m'a effectivement conduite très près de Dieu.

Elizabeth GILBERT, *Mange, prie, aime*, Calmann-Lévy, 2008

*Voici un avis de catéchiste :

Il y a trois choses à retenir à propos de la prière :

- Nous prions toujours le dieu que nous nous représentons : chacun-e de nous a son image de Dieu. L'essentiel est de savoir que cette image peut et doit évoluer. Dieu est toujours à découvrir. Jésus de Nazareth nous l'a rappelé bien souvent : Mt 25, 40.
- Il n'y a pas un seul modèle de prière à adopter par tous. Jésus priait, rencontrait son père de multiples façons et engageait ses contemporains à faire de même. Relisons : Mt 6,9 ; Lc 22,42 ; Lc 6,12 ; Lc 10, 41-42 ; Mt 22,37-40
- Le critère de la prière vraie : ma prière -quelle qu'elle soit- me rend-elle plus attentif/ve, plus accessible aux autres, au monde, à moi-même ? Comme Jésus de Nazareth.

Si nous faisons partie des gens pour qui prier, c'est parler avec Dieu, l'écouter, entretenir une relation parfois sensible avec lui, tant mieux… à condition de ne pas oublier que « Si quelqu'un dit: «J'aime Dieu», et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne

peut pas aimer Dieu, qu'il ne voit pas. (1 Jn 4, 20) » Dieu n'est pas le substitut à nos échecs relationnels, il ne remplace pas le contact avec nos frères et sœurs humains.
En catéchèse, évitons de proposer un seul modèle de prière : celle qui consiste à s'adresser, à écouter quelqu'un qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, qu'on ne sent pas.

*Voici « 17 manières de prier sans en avoir l'air » : http://www.mauricebellet.eu/v1/index.php?option=com_content&task=view&id=36&Itemid=12

*Voici la vôtre : il y a 5 ans……. ; aujourd'hui…… ; dans 5 ans……

(Voir le 29e dimanche C, voir la rubrique *Prier : quelques idées d'activités* dans la Boîte à outils http://www.catho-bruxelles.be/Bible-et-enfants,706.html.)

Pur/impur :

Voilà des mots qui sentent un peu le renfermé et le moralisme pesant. La 1ère définition du petit Robert donne : « pur : sans mélange ». Un pull pure laine, du saucisson pur porc. Le contraire serait donc ce qui est mélangé. Il n'y a pourtant pas de mal à être mélangé, songeons à nos sociétés multiculturelles ! Mais il est important que chacun ait sa place, qu'il n'y ait pas de confusion. On pourrait dire qu'un homme en esprit impur (voir http://atelier-evangile.catho-bruxelles.be/Ateliers/04dim-b.pdf) est un homme dans la confusion, un homme qui n'est pas unifié. Un homme unifié n'étant pas un homme 100% bon, mais où le bon et le mauvais ont chacun leur place propre, reconnue, assumée.
Dans le passage du lépreux guéri (Mc 1, 40-45), le mot purifier renvoie, en plus, à une idée sociale : être pur veut dire qu'on peut participer à la vie religieuse. Un homme impur est donc exclu de la vie religieuse et sociale. Voir la note *purifier* dans http://atelier-evangile.catho-bruxelles.be/Ateliers/06dim-b.pdf

(Voir 4e , 6e et 22e dim. ord. B)

Saint, sanctifier, consacrer…

La sainteté de Dieu est liée à son œuvre de libération de l'humain. Autrement dit : Dieu est celui qui libère par sa parole. Cette œuvre est caractéristique de la relation de Dieu à l'humain.

Quand on dit d'un humain ou d'un objet qu'il est saint, on souligne qu'il appartient à Dieu, qu'il est en relation avec lui. En remarquant que si Dieu veut l'alliance et la libération, « appartenir à Dieu », pour un humain, ce n'est pas être un esclave. Ce serait plutôt être un homme libre, debout, autonome.
On peut aussi découvrir dans ce mot « saint », le sens de « choisi », « mis à part pour une mission qui a à voir avec Dieu »… et donc avec les humains qui sont invités à lui être semblables.

Séparer / diviser

Séparer, dans la Bible, c'est toujours une bonne chose ! La toute 1ère chose que Dieu fait, au début du livre de la genèse, c'est séparer la lumière de la ténèbre. Il ne supprime aucune des deux : il donne à chacune sa place, son nom. Ensuite, cela continue avec les eaux d'en haut et les eaux

d'en bas. Plus loin, quand une querelle éclate entre Abram et son neveu, Abram dit à Loth : « Qu'il n'y ait pas de querelle entre moi et toi, mes bergers et les tiens : nous sommes frères. Tout le pays n'est–il pas devant toi ? Sépare–toi donc de moi. Si tu prends le nord, j'irai au sud ; si c'est le sud, j'irai au nord. »" (Genèse 13:8-9 TOB). Séparer, se séparer, c'est permettre que chacun ait sa place, qu'on ne soit pas dans la confusion. C'est la condition pour qu'il y ait un dialogue, une relation. Sans séparation de la mère et du bébé, pas de naissance, sans séparation des parents et de la grande fille, pas de gendre, pas de mariage, pas de petits enfants. Attention aux pièges des mots : se séparer, pour un couple, dans cet esprit-là, ce ne serait pas divorcer ! Ce serait avoir chacun sa place, ne pas dépendre l'un de l'autre de façon fusionnelle.

Diviser, par contre, c'est une autre histoire ! Diviser, c'est dire que la lumière et la ténèbre, les eaux d'en haut et les eaux d'en bas ne sont pas dans le même monde, qu'ils ne peuvent pas exister ensemble. C'est dire que le pays n'est pas assez grand pour Loth et Abram. Un couple qui se divise, ce n'est pas un couple où il y a de la séparation, de l'air, c'est un couple qui ne peut plus, chacun comme il est, envisager le bien commun. Diviser, c'est retourner l'un contre l'autre. C'est l'œuvre du serpent dans la bible. Celui qui fait d'alliés, des adversaires, celui qui introduit le mensonge et la concurrence.

Voir aussi au mot UN.

(Voir 23e dim. ordinaire C)

Serpent / tout / limite / péché originel / tentation ...

Même si c'est un peu long, écoutons André WENIN nous parler de la faute d'Adam et Eve :

Même si l'on a déjà abordé ce texte ailleurs, il n'est pas inutile de le relire d'un autre point de vue et de revenir, pour la prolonger, sur la lecture ébauchée ci-dessus. En effet, l'interprétation du serpent s'est imposée tellement qu'elle a fini, dans notre culture, par coller au récit. Adam et Ève ont reçu de Dieu tous les biens. Mais il y a aussi pour eux un interdit. S'ils le transgressent, leur punition sera la mort. Bref, l'être humain peut être heureux, mais à condition de respecter Dieu et sa loi, de ne pas violer le domaine réservé au créateur. Comme dit la note de la Bible de Jérusalem, la « connaissance est un privilège que Dieu se réserve et que l'homme usurpera par le péché ». Et cette note précise plus loin que la connaissance dont il s'agit est « la faculté de décider soi-même ce qui est bien et mal et d'agir en conséquence », c'est-à-dire « l'autonomie morale ». L'être humain voudra connaître bien et mal, acquérir l'autonomie morale, et cet acte de désobéissance et d'orgueil lui attirera le châtiment promis. L'humain est chassé loin de l'arbre de vie : il devra mourir au terme d'une vie pénible. Bref, le créateur souverain détient les clés du bien et du mal, et l'être humain doit s'incliner devant lui s'il veut avoir la vie.

Est-ce bien là un chemin de vie spirituelle? Une lecture attentive du récit révèle qu'en fait, cette interprétation est celle du serpent : c'est lui en effet qui suggère que Dieu est supérieur à l'homme par la connaissance du bien et du mal; c'est lui qui insinue que si Dieu s'est réservé l'arbre du connaître bien et mal, c'est qu'il ne veut pas que l'être humain soit comme lui. Nulle part ailleurs le récit n'affirme de telles choses. Seul le serpent fait croire à la femme que la connaissance est l'apanage d'un Dieu jaloux de son privilège, qui comble l'humain de biens et le menace de mort pour mieux le maintenir dans son infériorité.

Mais on l'a vu : une autre interprétation est possible. En effet, de l'ordre divin, le serpent ne retient que l'interdit. II aborde la femme en disant : « Ainsi, Dieu a dit : "vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin"? » (3, 1). En fait, Dieu n'a pas dit cela. Voici ses

paroles: « Le Seigneur Dieu ordonna l'humain en disant : "de tous les arbres du jardin, tu peux manger; mais de l'arbre du connaître bien et mal, tu n'en mangeras pas, car au jour où tu en mangeras, tu mourras" » (2, 16-17). L'ordre est double : Dieu commence par *donner tous* les arbres, puis il pose une *limite* à ce tout. Le serpent, lui, part de la limite et fait oublier le don. Pour éviter de tomber dans ce piège du serpent, partons du don que Dieu fait à l'humain : le don du jardin, avec tous les arbres à manger, et même l'arbre de vie, bref, le don de la vie. Ce don, Ie Seigneur Dieu l'assortit d'une limite. Habituellement, on l'a vu, cette limite est considérée comme un interdit dont la transgression est punie de mort. Mais ne peut-on comprendre autrement? Pourquoi Dieu ne donnerait-il pas ici à l'humain un conseil d'ami? Tu as tout, lui dit-il, mais si tu veux manger tout, c'est-à-dire posséder tout pour toi seul, tu vas mourir. En ce sens, Dieu chercherait à protéger l'homme de la mort qui consiste à vouloir tout accaparer pour soi. Car vouloir tout accaparer, c'est se fermer à la relation. Or, c'est justement la relation qui est vitale, dans la Bible comme dans la vie. De même que le don, la limite serait donc, elle aussi, pour la vie, parce qu'elle est ouverture à la relation.

La limite peut donc être une chance de vie et de bonheur. Cela est illustré à un autre endroit du récit. Juste après la création de la femme, le narrateur ajoute : « Ils étaient nus, l'humain et sa femme, et ils ne se faisaient pas honte » (2, 25). Quand l'homme et la femme sont nus l'un devant l'autre, ils constatent leur limite; en voyant la différence de l'autre, ils perçoivent qu'ils ne sont pas tout. Et pourtant, ici, la limite n'apparaît pas comme négative. Au contraire, elle devient chance de rencontre, de réciprocité, de reconnaissance mutuelle, de relation harmonieuse entre vis-à-vis, bref, elle est chance de vie et de bonheur. C'est d'ailleurs l'expérience que nous faisons nous-mêmes dans nos relations les mieux réussies : dans un amour authentique, les partenaires n'ont pas peur de montrer leurs limites, de se faire vulnérables face à l'autre. Mais si l'un refuse ses limites et veut être tout, il casse la relation. Bref, dans ce récit, la limite peut être autre chose qu'une frustration : elle est la possibilité de reconnaître et d'accueillir avec joie la différence de l'autre et sa propre limite. C'est cela même qui ouvre à la relation entre l'homme et la femme, entre un humain et tout autre, mais aussi à la relation entre Dieu et l'être humain.

En croyant le serpent et en outrepassant la limite, la femme et l'homme refusent d'assumer la limite comme positive, comme créatrice de vie. Au contraire, ils la voient comme un manque-à-être, comme ce qui les empêche de vivre pleinement. Alors, ils prennent et mangent de l'arbre. C'est la vie qu'ils veulent ainsi saisir, accaparer pour eux seuls; c'est la vie qu'ils veulent arracher à Dieu pour pouvoir être tout comme le Dieu dont le serpent leur a parlé. Mais l'issue n'est pas exactement celle qu'ils espéraient. En voulant être tout, l'être humain abîme les relations harmonieuses qu'il peut entretenir avec les animaux, avec la femme et avec le sol. Désormais, ces relations sont des rapports de domination marqués par la violence, comme l'indique le contenu des sentences de Dieu : c'est la guerre entre les animaux et les humains (3, 15), l'homme utilise la séduction qu'il exerce sur la femme pour dominer celle-ci (3, 16), et enfin, il doit lutter avec le sol pour en tirer sa subsistance (3, 18-19). Bref, en voulant être tout, l'être humain ouvre la porte à la violence qui érode l'harmonie.

Quelle est la faute? Quel chemin de mort est dénoncé ici? L'erreur, c'est de croire ce que dit le serpent, à savoir que Dieu est supérieur à l'homme par la connaissance et qu'il tient à cette supériorité. L'erreur, c'est de voir en l'auteur de la vie un concurrent de l'être humain et de se comporter dès lors comme son rival. L'erreur, c'est de ne pas assumer les limites comme chance de vie et d'épanouissement, comme lieu de la reconnaissance de l'autre et de sa différence. L'erreur, c'est de vouloir accaparer ce qui est donné, de vouloir le garder pour soi seul au lieu de le recevoir avec reconnaissance et d'être prêt à le partager. La faute, c'est céder à la peur de perdre, de ne pas avoir tout, à la peur de manquer. « Qui veut sauver sa vie la perdra [...] Et quel avantage l'homme a-t-il à gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même? » (Le 9, 24-25.) Positivement, en dénonçant ce mal, le récit trace un chemin de vie,

d'humanisation, de croissance spirituelle: c'est l'acceptation joyeuse de la finitude et de la différence comme chance de relation, le refus de s'approprier la vie qu'on a reçue, c'est aussi la reconnaissance et le partage. Et pour ce qui est de la relation à Dieu, c'est le refus d'un Dieu qui ferait de sa supériorité un apanage, qui ne serait pas radicalement ouverture à l'alliance, à la réciprocité authentique dans l'amour.

ANDRE WENIN, *L'homme biblique,* éd. Cerf, 1995, pages 47-50

Suivre

Suivre…Ce mot peut nous donner des boutons ! On n'a pas tellement envie de vivre comme des petits moutons qui se contentent de suivre. Avec raison : nous sommes appelés à être des Humains debout, capables de discernement. Ça tombe bien : le verbe grec qui est traduit par *suivre* dans la plupart des bibles est le plus souvent acoloutheô qui veut dire *accompagner, être sur le même chemin, faire partie d'un groupe*. C'est ce qui a donné « acolyte ».

Pour ceux qui voudraient chercher plus loin, il y a un chapitre qui parle de cela dans *La divine origine* de Marie BALMARY, chez Grasset, p. 297.

Dans le même sens, ce texte de Ch. DEDUITSCHAEVER :

« Matthieu était à sa table de travail (Mt 9,9).
Jésus le voit et lui dit : « Viens avec moi ! »
(le verbe grec est *akolouthéo*, d'où vient *acolyte*)

Viens avec moi, accompagne-moi :
C'est-à-dire : je marche avec toi, marche avec moi.
Un appel qui résonne comme : je compte sur toi, aide-moi.
Une invitation : nous sommes ensemble, si tu veux…

Si l'on traduit : « *Suis-moi* ! », on a une tout autre image.
Suis-moi, c'est : prends ce chemin, marche dans mes pas,
Je te sers de guide, de modèle.

Accompagner fait penser à la parole prophétique « Marche humblement avec ton Dieu »,
suggère échange, communion possible, encouragement.

Suivre est plus du côté de la directive
et ne suggère guère l'alliance.

Si vous êtes un peu marcheur, vous le savez bien d'ailleurs : suivre quelqu'un qui marche d'un bon pas est plus vite décourageant, la distance se creuse insensiblement, et le contact entre les marcheurs est difficile. Par contre, marcher côte à côte est encourageant, on en vient même parfois à marcher du même pas, et les échanges sont bien sûr facilités.

N'est-ce pas là une belle image d'Eglise ?
Plutôt que des gens qui marchent à la queue leu-leu, un groupe qui marche ensemble.
Plutôt que suivre des directives, vivre en dialogue et en communion.

D'autant plus que l'évangile selon Matthieu se poursuit en passant de la table de travail à la table du repas partagé à la maison avec les disciples ! (Mt 9,10)
Exactement comme les premières communautés chrétiennes… »

(voir 10e, 11ème et 22e dim. ordinaires A)

UN

Quand nous rencontrons une expression comme *le seul Dieu, Dieu seul, l'unique Dieu*, écoutons ce que nous dit le Deutéronome : "ÉCOUTE, Israël ! Le SEIGNEUR notre Dieu est le SEIGNEUR UN." (Deutéronome 6:4 TOB). C'est le début de la grande prière de nos frères juifs : Sh'ma Israël. On peut l'entendre comme « le seul Dieu » : ce n'est pas dire que Dieu est seul, solitaire, mais qu'il est unique dans le sens qu'il n'y en a pas d'autre comme lui. On peut l'entendre aussi comme « le Dieu UN », le Dieu qui est unifié, qui n'est pas divisé.

Quelques lignes du livre de Jean- Noël BEZANÇON, *Dieu n'est pas solitaire La Trinité dans la vie des chrétiens*, DDB, 1999 peuvent nous éclairer et nous aider à aller plus loin :

Pour nous, chrétiens, c'est à la lumière des personnes divines que nous percevons ce que sont, ce que sont appelés à devenir, les personnes humaines : non pas des individus recroquevillés chacun sur soi, mais des personnes, d'autant plus distinctes et autonomes qu'elles sont en communion, et d'autant plus unies entre elles qu'elles restent distinctes et demeurent différentes, chacune unique. p. 45

Jésus n'a pas dit : « Moi et le Père, nous sommes une seule personne, la même personne, mais bien « Nous sommes UN ». p. 91
Et en grec, ce « Un »(*en*) est un neutre, désignant l'unité de la nature divine et non pas un masculin (*eis*, en grec) qui désignerait une unique personne. p. 91

(à suivre)

(voir 27e, 28e dim. ordinaires B, 4e Pâques C)

Vérité

Voir Christ-Roi B, petit jeu « Soupe aux mots ».